

**Anne TICHIT**

## **Les espaces du commerce des coupes à boire au VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>1</sup>**

### **Notice biographique**

Doctorante au laboratoire HALMA-IPEL – UMR 8164 (Lille 3, CNRS, MCC) et membre scientifique de l'École française d'Athènes (Grèce), Anne Tichit prépare un doctorat, sous la direction d'Arthur Muller, intitulé : « Des mains aux lèvres. Le marché de la coupe à boire dans la Grèce de l'Archaïsme récent (VI<sup>e</sup> s. av. J.-C.) : production, diffusion, consommation ». À travers l'étude d'un produit d'artisanat, la coupe à boire, fabriqué dans tous les centres exportateurs de Grèce continentale et de large diffusion au VI<sup>e</sup> s. av. J.-C., elle aborde l'archéologie de la vie économique. Elle souhaite mettre en relation la production avec le mode de commercialisation des vases et cherche à déterminer dans quelle mesure la notion de marché est applicable à l'artisanat des vases à la fin de l'Archaïsme grec. Participant à des missions d'étude de matériel recueilli dans des sanctuaires, elle est aussi amenée à réfléchir sur les systèmes votifs et la vie religieuse en Grèce antique.

### **Résumés**

Peu d'indices permettent de comprendre le déroulement pratique de la vente des vases grecs. La notion d'espace permet d'aborder beaucoup de ses aspects et de clarifier un peu les éléments dont nous disposons. À l'échelle locale, le lieu de la vente dans ses aspects matériels reste difficile à définir, malgré un mince ensemble d'indices archéologiques et iconographiques. La répartition des coupes dans Athènes, à l'époque archaïque, permet d'esquisser une carte de leurs destinations locales, liées évidemment à leurs usages. Lors de la vente à grande distance, l'espace géographique s'élargit mais les indices archéologiques restent maigres malgré la masse énorme de coupes recueillies. C'est lorsqu'on veut expliquer la carte de distribution des coupes de Cassel que des éléments intéressants, mettant en relation la production et la vente, apparaissent. Les épaves confirment partiellement ces hypothèses tout en offrant le témoignage de réseaux de commerce. On constate la part importante des activités de cabotage en Méditerranée occidentale, tout comme

---

<sup>1</sup> Cet article est le résultat d'une présentation effectuée le 9 avril 2009 au laboratoire HALMA-IPEL – UMR 8164 (Lille3, CNRS, MCC) dans le cadre du séminaire *L'Archéologie des espaces économiques* (responsables : A. ESPOSITO, G. SANIDAS).

l'importance des axes fluviaux pour la redistribution. Le bateau semble ainsi privilégié dans les transports de vases à toutes les échelles de vente, rendant probable une adaptation de la production à ce mode de transport.

There is not much evidence that would help understand the trade of Greek vases. The notion of space allows us to deal with most aspects and to clarify them. On a local scale, the place of sale in its material aspects remains elusive, despite a thin set of iconographic and archaeological evidence. The distribution of cups in archaic Athens allows us to sketch a map of their local destinations, which is obviously related to their use. As far as long distance sale is concerned, geographical space widens and archaeological evidence remains scarce despite the enormous amount of cups collected. However, when we want to explain the distribution map of Cassel cups, interesting elements linking production and sale come to the fore. The shipwrecks partially confirm these hypotheses and offer the evidence of some trading networks. For the redistribution, coastal navigation in the western Mediterranean, as well as river sailing seem to have been crucial. At all levels of exchange, shipping seems to have been the major way of transport, which probably had had an impact on the way of manufacturing the vases.

**Mots-clés :** *kylix*, coupe, commerce, production, diffusion, archaïque, espace, marchés, artisanat

**Keywords :** *kylix*, cup, trade, production, distribution, archaic, space, market, craft

## Sommaire

Introduction.....	3
1. Le commerce de proximité : le marché local et régional .....	5
1.1. Les indices archéologiques .....	5
1.2. Les indices iconographiques .....	7
1.3. Un exemple de marché local : Athènes.....	9
2. Le commerce à longue distance .....	10
2.1. Des structures repérables ?.....	11
2.2. Le cas des coupes de Cassel .....	12
2.3. Le témoignage des épaves.....	17
2.4. La redistribution : les coupes grecques en contexte ibère .....	19
Conclusion.....	21
Bibliographie .....	22

## Introduction

Parmi les productions de céramique fine des ateliers de Grèce continentale, la coupe à boire, souvent appelée *kylix*, connaît un développement important au cours du VI<sup>e</sup> s. av. J.-C. Le vase à boire fait partie des productions essentielles des ateliers depuis longtemps déjà, mais à cette époque une forme, née à Corinthe, peut-être déjà reprise de la production ionienne, est copiée – tout comme son iconographie, fondée sur des scènes de danses de cômastes – dans les ateliers athéniens. Ceux-ci lui font connaître, dès la deuxième moitié du siècle, une évolution dont la plus remarquable est la surélévation du pied, formé désormais d'une tige : c'est la célèbre production des coupes des « petits maîtres ». Cette forme est alors reprise dans plusieurs centres de production : en Grèce continentale, la Laconie produit et exporte des coupes à tige, mais plus loin les ateliers d'Ionie en produisent aussi une série. C'est un des produits « phares » des ateliers attiques de la fin de l'Archaïsme, qui se mettent à diversifier les types disponibles, aussi bien par l'iconographie que par la forme. Les coupes à bandes, par exemple, concentrent leur décor sur une bande réservée alors que les coupes à lèvres gardent leur vasque sans « vernis<sup>2</sup> », ni décor en dehors de leur lèvre. La coupe de Droop, quant à elle, se distingue par un anneau plastique en haut de sa tige et son décor sur l'ensemble de la vasque<sup>3</sup>.

Dans la mesure où cette forme est produite dans plusieurs ateliers exportateurs, son étude permet d'aborder les questions de l'influence entre centres producteurs et du choix de l'acheteur, et donc celle d'une possible concurrence. Bien sûr, il faut rester prudent, puisqu'il est certain que l'acheteur lointain, *a fortiori* hors du monde grec, n'avait pas devant lui un étal présentant l'ensemble des types possibles de coupes au moment de son achat. Mais les chargements d'épaves prouvent la diversité possible de leur contenu<sup>4</sup> et il arrive fréquemment que différents types se rencontrent sur un même site. Les vases à boire sont sans doute les plus largement exportés, et en

---

<sup>2</sup> Le terme de « vernis » pour désigner l'engobe recouvrant les parois des vases grecs est reconnu aujourd'hui comme impropre puisqu'il s'agit d'une couche d'argile très épurée, qui prend sa couleur noire lors du processus de cuisson. On continue cependant de l'employer très largement par habitude, mais entre guillemets, convention que j'adopte ici.

<sup>3</sup> Sur ces questions, cf. VILLARD 1946.

<sup>4</sup> Cf. plus loin le chargement de l'épave de la Pointe Lequin 1A.

tout premier lieu la coupe. On la retrouve dans des sites très lointains, non-grecs, alors souvent en un seul exemplaire, comme le centre de la péninsule Ibérique ou de la Gaule<sup>5</sup>.

La coupe à boire est un vase qui ne peut être exporté que pour lui-même, comme objet manufacturé et non pour ce qu'il pouvait contenir. Elle constitue un indice de circulation de l'objet en lui-même et donc d'un produit d'artisanat dont il est ainsi pertinent d'étudier le commerce. Loin de nous l'idée de généraliser notre propos à l'échelle de l'économie de la Grèce archaïque toute entière. Bien au contraire, si nous considérons que l'étude des vases peut contribuer à la connaissance de l'économie antique, c'est en tant que produit marchand particulier, exceptionnellement bien conservé pour nous, mais aucunement représentatif d'un système économique complet. Les éléments que l'on peut tirer de l'étude des coupes à boire, de leur lieu de production à celui de leur dernier usage, ne sont pas généralisables au commerce d'autres biens, ni peut-être même à celui des autres formes de vases. Il ne faut donc pas, à notre sens, tourner le dos à ce témoin des activités commerciales antiques mais bien se garder d'en extrapoler une règle générale.

La notion d'espace permet d'aborder les aspects les plus concrets de la vente, du lieu même où s'est vendu l'objet, de la boutique autrement dit, s'il est possible d'en donner une idée. Elle renvoie aussi à la distance parcourue par l'objet, à l'aire géographique où l'on trouve – et où se sont donc vendus – ces vases, c'est alors la question de réseaux de commerce. Il faut distinguer deux modes de commercialisation, qui recourent la notion d'espace :

1. Le commerce de proximité, à échelle géographique réduite, c'est-à-dire la vente locale ou régionale au maximum : c'est l'aire de la cité et de sa *chora*. La documentation est peu abondante pour cette époque, puisque les structures de vente, qu'on peut essayer de préciser tout de même, sont difficilement repérables.
2. Le commerce lointain, à large échelle géographique : devant la masse des vases en contexte étranger<sup>6</sup>, on est contraint de choisir un certain nombre d'études de cas, que l'on espère représentatifs de la variété des situations possibles.

---

<sup>5</sup> Par exemple, la coupe à lèvres de Medellín (Medellín, Badajoz) (DOMINGUEZ, SANCHEZ 2001, p. 79) ou la coupe florale de Bourges (AUGIER, BUCHSENCHUTZ, RALSTON 2007, p. 33, pl. 6,2).

<sup>6</sup> L'expression « contexte étranger » regroupe les contextes non locaux, c'est-à-dire lorsque le vase se trouve hors de sa zone de production, aussi bien dans le monde grec, les colonies grecques que les mondes « barbares » : Étrurie, Gaule, péninsule Ibérique pour ne citer qu'eux.

## 1. Le commerce de proximité : le marché local et régional

Les indices littéraires sont quasiment nuls et c'est bien ce manque de documentation écrite qui rend la question si difficile et les réponses si peu assurées.

### 1.1. Les indices archéologiques

On connaît de nombreuses *agorai*, mais comment reconnaître le lieu de vente de vases ? En effet, rien de particulier n'est nécessaire à l'équipement d'une échoppe de céramique, si ce n'est un espace pour l'exposition, qui n'est pas propre à la vente de vases et qui peut très bien se réduire à une exposition au sol, ne laissant pas de traces. Aucune structure de vente au détail de vases n'a donc pour le moment été reconnue avec certitude.

Seul le regroupement d'une quantité anormale de tessons de vases dans une zone nettement limitée peut être un indice pour nous d'activité de stockage/vente. Mais ce critère est loin d'être fiable. A Bassit (Syrie du Nord), par exemple, la répartition de la céramique attique du VI<sup>e</sup> s. av. J.-C. est étonnante : 2/3 des tessons ont été trouvés dans ou aux abords d'une maison. La même situation se répète au même endroit au V<sup>e</sup> siècle dans la structure qui lui succède. Cette concentration n'a été repérée, dans ce site, que pour la céramique attique et sur une durée limitée. Les formes et types iconographiques sont variés : on y repère des coupes de Siana, à lèvres et à bandes. On a logiquement fait l'hypothèse de la présence dans cet habitat d'une boutique de revente de vases d'importation attique. Mais l'état très fragmentaire des vases, avec souvent un seul tesson par vase, laisse planer le doute sur cette interprétation. Il peut aussi très bien s'agir d'une maison de grands amateurs de céramique attique comme le laisse d'ailleurs entendre l'appellation courante du lieu donnée par les fouilleurs, « la maison des Athéniens<sup>7</sup> ».

La vente se déroulait sans doute souvent directement dans l'atelier, comme cela se fait encore aujourd'hui. Dans l'atelier thasien de Phari, du dernier quart du VI<sup>e</sup> s. av. J.-C., un apprentis, de plan simple, très en longueur a été découvert à côté des bassins de décantation<sup>8</sup>. Étant donné le soin exceptionnel apporté aux différentes constructions de l'atelier, il paraît à peu près certain que l'atelier était prévu pour recevoir la visite de clients. Cet apprentis a pu servir au tournage mais on

---

<sup>7</sup> PERREAULT 1986, p. 149.

<sup>8</sup> BLONDE, PERISTERI, PERREAULT 1992, p. 15.

s'explique mal le choix d'un plan allongé pour cette seule fonction. Il paraît le lieu idéal pour l'exposition à l'ombre des vases à vendre, tout comme pour le séchage des vases avant cuisson... Cet atelier est un des rares à présenter des structures aussi soignées : il revêt donc un caractère exceptionnel difficile à interpréter et surtout à généraliser. La fable d'Ésope<sup>9</sup> 299 montre certes bien, s'il était besoin, que nul aménagement particulier n'est nécessaire au séchage qui peut très bien se faire dans une cour au soleil<sup>10</sup>. Si une telle structure paraît plus adaptée à l'accueil d'un acheteur désireux de se protéger du soleil, rien n'est certain pour autant.

On constate que les ateliers de potiers sont souvent, pour ne pas dire systématiquement, situés à côté de grands axes de communication, plutôt qu'à proximité d'un gisement d'argile<sup>11</sup>. Plusieurs raisons président au choix de la localisation des ateliers de céramique fine et la proximité des sources de matières premières, comme l'argile ou le bois, a souvent été mise en avant dans les études. Pourtant, à Corinthe, dans le quartier dit « des potiers » où plusieurs ateliers ont été mis au jour, on a privilégié la proximité d'un quartier d'habitation et d'un grand axe de communication de la ville. Les sources de matières premières s'en trouvent plus éloignées<sup>12</sup>. À Athènes, la concentration des ateliers le long de la voie qui mène à l'Académie est aussi un fait reconnu. Il ne s'agit pas, pour notre part, de dire que les ateliers s'installent systématiquement à proximité des clients, mais que les potiers, au moment de s'établir, prévoient la vente des vases, par un accès facile à leur atelier, soit pour les clients – tout comme, évidemment, pour le ravitaillement en matière première –, soit pour le transport des vases vers les lieux de vente. La commercialisation est ainsi vraisemblablement prise en compte pour le choix d'implantation des ateliers. À Phari, où les sources d'argile sont toutes proches, aucune route n'est connue aux abords mais la mer, à proximité, est à considérer comme voie de communication essentielle vers l'extérieur.

---

<sup>9</sup> La période de la carrière d'Ésope est encore peu sûre, même si un accord semble se faire autour du VI<sup>e</sup> s. av. J.-C. Parmi les textes anciens, les fables sont les seules à aborder certains *realia* ; ce qui en fait une source précieuse, souvent négligée en raison de leur nature légère.

<sup>10</sup> La fable, *Le père et ses filles*, raconte l'histoire d'un père en visite chez ses filles : « Peu de temps après, il se rendit chez la femme du potier et lui demanda comment elle se trouvait. Elle répondit que rien ne leur manquait et qu'elle n'avait qu'un vœu à former, c'est que le temps restât clair et le soleil brillant, pour sécher la poterie. » (trad. Éd. Belles Lettres, E. CHAMBRY, 1927).

<sup>11</sup> STISSI 2002, p. 39-41.

<sup>12</sup> ARAFAT, MORGAN, 1989, p. 315. Les auteurs considèrent que la proximité de bonnes terres arables est aussi un facteur dominant dans le choix de localisation de ces ateliers à Corinthe.

À Athènes, les structures d'ateliers de la rue Lenormant, de la fin du VI<sup>e</sup> – V<sup>e</sup> s. av. J.-C., sont placées à l'intersection de trois routes antiques<sup>13</sup>, situation idéale pour une vente directe aux passants, sans doute nombreux à cet endroit. On constate une grande similarité des productions, à la fois à « vernis » noir et figurées, avec le matériel du cimetière voisin, où aucune production non attique n'a été reconnue. La clientèle se fournissait donc exclusivement localement pour sa consommation de vases. Les ateliers à proximité suffisaient sans doute en grande partie à leur approvisionnement. Pour le reste, les ateliers du centre d'Athènes répondaient à leurs besoins exceptionnels. Les ateliers de la rue Lenormant destinaient sans doute principalement leurs productions à cette clientèle très proche<sup>14</sup>. Cela pourrait signifier qu'il existait à Athènes deux types d'ateliers : ceux qui destinaient leur production uniquement à la clientèle locale et ceux qui cherchaient à exporter leurs productions hors de l'Attique : l'atelier de Nicosthénès est peut-être le plus célèbre d'entre eux pour avoir adapté le répertoire des formes attiques à une demande étrusque.

## 1.2. Les indices iconographiques

L'iconographie des vases eux-mêmes va dans le sens de la vente dans les ateliers. Dans les scènes d'ateliers, sont souvent figurés un ou plusieurs hommes drapés d'un manteau et tenant un bâton – donc clairement citoyens de droit –, spectateurs de l'activité de l'atelier. Leur identification fait problème : on a suggéré qu'il pouvait s'agir du propriétaire de l'atelier, d'un magistrat de la cité surveillant l'activité de l'atelier mais aussi de clients. Sur l'hydrie de Munich 1717<sup>15</sup>, il semble que l'homme – le seul à être représenté vêtu – soit à l'extérieur de l'atelier, la colonne symbolisant sans doute sa limite, comme si l'image voulait souligner sa non-appartenance à l'activité de production. Mais aucun élément ne permet pour nous l'identification certaine du personnage.

---

<sup>13</sup> ZACHARIADOU, KYRIAKOU, BAZIOTOPOULOU 1992, p. 53.

<sup>14</sup> ARAFAT, MORGAN, 1989, p. 322, prennent cet atelier comme exemple de cas de spécialisation de la production de céramiques à l'échelle du village, en périphérie d'Athènes.

<sup>15</sup> Hydrie attique à figures noires du groupe de Léagros, vers 520-510, Munich, Staatliche Antikensammlung 1717, *ABV* 362.36, *Para*, 161 ; pour une illustration : ARAFAT, MORGAN 1989, fig. 2, p. 317.

Quelques vases représentent clairement des scènes de vente de vases, manifestement de terre cuite et non métalliques. Nous ne retiendrons que les scènes apportant des informations sur la vente des coupes elles-mêmes.

Une coupe à figures rouges<sup>16</sup>, présente une scène de vente dans son médaillon, seule partie figurée du vase. Un jeune homme drapé, s'appuyant sur le bâton qui le désigne comme un citoyen d'Athènes, se penche en avant, le bras droit tendu pour montrer un ensemble de vases. La bourse qu'il tient dans la main droite signale clairement la nature commerciale de la scène, même si l'on ne sait pas très bien s'il s'agit de l'acheteur ou bien du vendeur, à cause du tabouret dont il semble se lever. Parmi les vases exposés figurent un cratère en cloche à l'arrière-plan et une amphore à col dans l'embouchure de laquelle est insérée une coupe. Il s'agit clairement de céramique fine d'après les formes. Soulignons plusieurs éléments intéressants dans cette image. D'abord la représentation de la coupe dans le col de l'amphore, qui sert au transport du vin, suggère que les deux vases vont de pair et, même si la vente au détail reste possible, le service à vin est nettement mis en évidence dans l'étal. Cela a des conséquences sur les dimensions de la coupe dont le pied doit pouvoir s'insérer dans le col. Ensuite, le mélange des formes exposées : la vente ne se fait donc pas par spécialité de formes. C'est exactement ce qui se passe dans les cargaisons des épaves où une grande variété est frappante, aussi bien dans les formes que dans les origines des vases. Si certains potiers ont pu se spécialiser dans la fabrication de coupes, à la vente la coupe est une production parmi d'autres.

Une coupe à yeux du British Museum<sup>17</sup> présente une iconographie particulièrement intéressante, malgré la mauvaise qualité du dessin, en simple silhouette noire, qui rend la scène plus difficile à lire. Le médaillon figure une scène d'intérieur d'atelier : un potier, assis devant son tour, est en train de tourner une coupe de type archaïque avec carène – différent donc de celui de la coupe qui porte la scène – ou de fixer une anse ; derrière lui, une étagère sur laquelle sont empilées des coupes, du même type que celle sur le tour. Il peut évidemment s'agir des coupes que le potier vient de tourner et qu'il a mises à sécher à côté de lui. Il n'est sans doute pas prudent d'empiler ainsi des coupes à peine tournées et donc encore molles mais certaines déformations courantes du

---

<sup>16</sup> Coupe attique à figures rouges, vers 530-500, signée par Phintias, Baltimore, Johns Hopkins University, B4, ARV<sup>2</sup>, 24.14, *Para*, 323, CVA Baltimore, The Robinson collection 2, USA 6, p.12-13, pl. II, 1 ; III, 2.

<sup>17</sup> Coupe attique à figures noires de type A, vers 500, inv. B 432, CVA London, British Museum 2, GB 2, IIIHe.8, pl. 22.5A (médaillon) et B (face A), inv. B 432.



disque de pose du pied des coupes à tige, au bord légèrement relevé (fig. 1), peuvent venir appuyer cette hypothèse. On peut aussi raisonnablement penser qu'il s'agit du lieu d'exposition des coupes, une fois cuites et donc prêtes à la vente. L'originalité comme la piètre qualité de cette image nous obligent à la plus grande prudence dans l'interprétation.

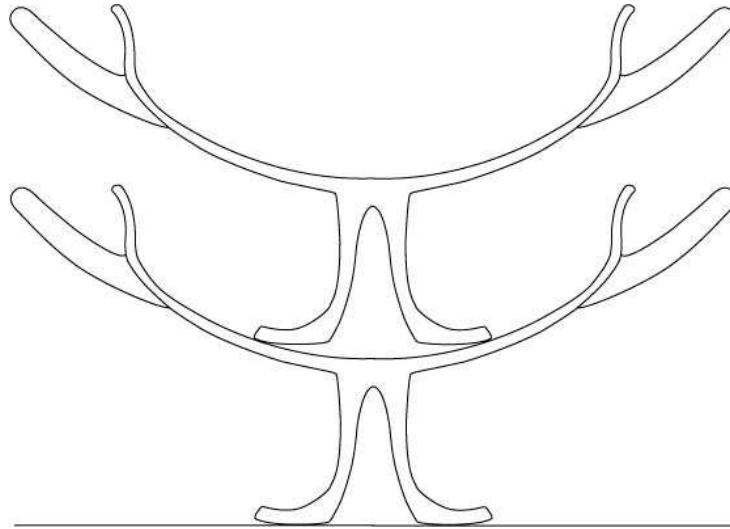


Fig. 1 : Profils de coupes de Cassel empilées, d'après CVA, Munich Antikensammlung 10, fig. 11,3 (inv. 2261).

Le dossier de la vente locale, sur le lieu de production même, est donc bien maigre. Si elle est, à n'en pas douter, le mode de commercialisation le plus courant, elle ne nous a laissé que très peu de traces : aucune structure repérable archéologiquement, peu d'indices et beaucoup de questions ! La vente directe dans l'atelier était sans doute la plus fréquente : un espace devait être prévu pour l'exposition des vases, pas nécessairement très grand, et où le client, passant sur la route, souvent toute proche, pouvait venir se fournir en céramique fine.

### 1.3. Un exemple de marché local : Athènes

À Athènes, les sites de l'Acropole, de l'Agora et du Céramique<sup>18</sup> représentent les trois types de contextes possibles : religieux, domestique et funéraire. Pour la période 550-470, la comparaison

---

<sup>18</sup> Les données sont celles recueillies et présentées par HANNESTAD 1988 : seuls les vases figurés sont pris en compte. L'ensemble considéré à l'Acropole comprend 1291 vases pour 1328 sur l'Agora.

des trouvailles renseigne sur les usages des vases et donc sur les débouchés commerciaux et les différents aspects de la demande des coupes à Athènes. Les données du Céramique sont trop peu nombreuses pour pouvoir faire l'objet de comparaisons statistiques, mais cela ne gêne guère l'étude des coupes puisque l'usage funéraire athénien prévoit plutôt le dépôt de lécythes dans les sépultures. On ne trouve donc que deux coupes à figures noires dans les tombes du Céramique qui ont été fouillées<sup>19</sup>.

Sur l'Agora, les vases à boire à figures noires<sup>20</sup> les plus courants sont, quasiment à égalité, les skyphoi et les coupes<sup>21</sup>. L'Acropole connaît une situation tout à fait différente : les coupes sont très largement majoritaires et les skyphoi sont environ trois fois moins nombreux. L'usage votif des coupes est largement répandu, quelle que soit la divinité considérée : il devait s'y attacher une valeur symbolique particulière qui n'est pas encore claire. Parmi les vases à figures rouges, la coupe est de loin la forme la plus populaire, sur l'Agora comme sur l'Acropole, bien devant le cratère, qui vient en seconde position ; on note qu'il fait lui aussi partie du service de banquet.

Dans l'usage domestique, les Athéniens n'ont pas vraiment de préférence pour une forme particulière de vases à boire, contrairement à l'usage rituel où la coupe prédomine. Une partie notable de la production athénienne pouvait ainsi être destinée à la vente locale pour un usage rituel dans le sanctuaire de l'Acropole. La grande variété de peintres identifiables sur les deux sites<sup>22</sup> indique qu'il n'y avait pas de liens privilégiés entre un atelier particulier et une destination précise dans le marché local. La présence de dix-huit peintres à la fois sur l'Acropole et l'Agora suggère au contraire qu'aucune distinction de ce type n'est possible, même si la qualité des vases offerts sur l'Acropole paraît supérieure et plus homogène.

## 2. Le commerce à longue distance

Lorsqu'on passe à l'échelle du monde grec tout entier, la situation au VI<sup>e</sup> s. av. J.-C. est très simple : il y a des coupes partout. Elles sont une des formes les plus populaires sur les sites grecs

---

<sup>19</sup> HANNESTAD 1988, p. 226.

<sup>20</sup> La figure noire prédomine pour la période étudiée (550-470) même après l'introduction de la figure rouge, qui semble avoir un statut plus luxueux que la figure noire finissante.

<sup>21</sup> HANNESTAD 1988, fig. 1, p. 255.

<sup>22</sup> Trente-quatre peintres ont été reconnus sur chacun des sites, HANNESTAD 1988, fig. 3, p. 227.

comme non-grecs et, lorsqu'on s'éloigne des lieux d'approvisionnement probables, la coupe est souvent la seule survivante du répertoire de formes. C'est donc loin des centres de productions que l'on constate le mieux l'extraordinaire succès commercial de cette forme.

## 2.1. Des structures repérables ?

Les structures archéologiques identifiées pour le commerce des vases à grande distance sont aussi rares que pour le marché local. Pour cette époque, à notre connaissance, seul un ensemble de bâtiments mis au jour à Al Mina peut être interprété comme un entrepôt de céramiques fines d'importation<sup>23</sup>. L'état le mieux conservé date du début du V<sup>e</sup> s. av. J.-C. : il est donc légèrement postérieur à la période qui nous intéresse mais les fouilles semblent établir que l'état précédent était organisé de la même façon. Cet ensemble est constitué de plusieurs bâtiments rectangulaires, désignés par « Maison » avec une numérotation alphabétique. Chacune des pièces est consacrée au stockage de toutes sortes de biens dont des vases, rangés par catégorie de formes : dans chaque pièce, une seule forme. Il n'y a malheureusement pas de coupes, alors que la forme est attestée ailleurs dans l'agglomération<sup>24</sup>. Mais on a trouvé dans la Maison H des skyphoi et des cratères en cloche qui, comme les coupes, ne peuvent pas être vendus pour leur contenu alors que l'on sait que les lécythes trouvés sur place, de fabrication locale, contenaient de l'huile au moment de l'incendie qui a détruit le bâtiment<sup>25</sup>. Les skyphoi sont tous attribués au groupe d'Haimon et constituent, semble-t-il, un lot, ce qui est à verser au dossier encore débattu des possibles commandes ou liens privilégiés directs entre ateliers et acheteurs<sup>26</sup>.

La construction la mieux conservée est la Maison E, constituée de pièces donnant sur une longue cour ouverte sur la rue, plus grande qu'une cour à péristyle d'habitat canonique. Les autres bâtiments semblent suivre le même plan. L'intérêt de la structure est évident : la grande cour permet le conditionnement et le déchargement des vases en provenance des bateaux. Des pièces plus petites ont été interprétées comme les bureaux des vendeurs avec, comme principal argument,

---

<sup>23</sup> WOOLLEY 1938.

<sup>24</sup> PERREAULT 1986, p. 148.

<sup>25</sup> Le feu qui a ravagé le bâtiment a provoqué une réaction visible sur les vases.

<sup>26</sup> Sur ces questions voir DE LA GENIERE 2006.

leur existence logique si on accepte la fonction de l'ensemble. Certaines de ces pièces contenaient des trésors monétaires de poids réduits, rares, qui laissent penser que la vente au détail pouvait aussi se dérouler sur place. Des structures ouvertes sur la rue sont des boutiques, toutes retrouvées vides de marchandises.

On pourrait voir dans cet ensemble de bâtiments une sorte de quartier d'entrepôts pour les biens arrivant dans le port, avant redistribution, une structure pour l'import-export et la vente, où sont mélangés les biens de production agricole comme artisanale<sup>27</sup>. Il semble que s'y mêlaient des activités de vente en gros et au détail. Contrairement à ce qui a été observé pour le commerce à échelle locale, les vases sont rangés par types et formes, parfaitement classés, avec la possibilité de constitution de lots provenant d'un même atelier comme cela a été aussi envisagé pour les coupes de Cassel présentes dans le chargement de La Pointe Lequin 1A<sup>28</sup>. En revanche la céramique d'importation est stockée dans le même endroit que la céramique locale : ce mélange des origines de production est aussi caractéristique des chargements d'épave. En l'état actuel des recherches, l'ensemble d'Al Mina est sans parallèle : aussi est-il difficile d'en tirer des conclusions sur l'organisation générale du commerce de vases à longue distance, si tant est qu'il en ait existé une.

## 2.2. Le cas des coupes de Cassel

Les coupes de Cassel<sup>29</sup> (fig. 2) ont été produites dans les ateliers attiques à la fin du VI<sup>e</sup> – début du V<sup>e</sup> s. av. J.-C. C'est une catégorie en partie contemporaine des coupes des Petits Maîtres mais dont la production se prolonge après l'arrêt de production de ces dernières. Elles s'en démarquent nettement par le principe de décoration de leur vasque<sup>30</sup>, non seulement parce que celle-ci est entièrement recouverte d'une superposition de bandes décoratives mais surtout parce que le motif principal de décor est floral et non figuré dans plus de 70 % des cas<sup>31</sup>. Le mode de décor est donc plus systématique, en particulier parce qu'il ne nécessite pas d'incisions. La carte de leur

---

<sup>27</sup> On y a reconnu également un atelier de bijoutier, qui laisse penser qu'une production artisanale existait aussi sur place.

<sup>28</sup> JUBIER 2003, p. 123.

<sup>29</sup> TICHIT 2006 comprend 273 exemplaires, ensembles de Thasos et de l'épave de la Pointe Lequin 1A exclus.

<sup>30</sup> La forme est clairement inspirée de celle des coupes à bandes et s'en démarque peu.

<sup>31</sup> Le type I, avec décor principal de guirlande de feuilles de lierre (54), et le type II, avec décor de guirlande de feuilles myrtes (79), représentent 133 des 183 coupes dont on peut déterminer le type.

diffusion recouvre l'ensemble du monde grec, y compris les colonies de la mer Noire fondées plus récemment que les autres, au cours du VI<sup>e</sup> s. av. J.-C. Certains centres d'importation semblent plus importants que d'autres (fig. 3) mais la cargaison de l'épave de la Pointe Lequin 1A, qui ne comptait pas moins de 161 coupes de Cassel<sup>32</sup>, nous rappelle combien nous dépendons des hasards des découvertes et de l'avancée des publications.



Fig. 2 : Coupe de Cassel (type II), Artémision de Thasos, inv. 75.A.3686. [Photo : A.T.]

L'Étrurie est évidemment un grand centre d'importation de coupes de Cassel : on en a trouvé à Populonia, Vulci, Caere, Tarquinia et son port Gravisca. Mais la proportion de coupes de Cassel recueillies en Étrurie est bien inférieure à celles des coupes des Petits Maîtres puisque 48 % de ces dernières proviennent d'Étrurie (fig. 4). L'Asie Mineure apparaît comme un autre foyer d'importations important, en particulier sur les sites de Smyrne et Daskyleion<sup>33</sup>. Chypre, qui se trouve peut-être sur les mêmes voies de commerce, semble être aussi un centre d'importation relativement important ; beaucoup de coupes de Cassel y ont été retrouvées, à Poli, Marion, Amathonte et Nicosie. La région de la mer Noire a importé beaucoup de ces coupes, en comparaison d'autres colonies grecques, comme celles de l'Afrique du Nord, où peu d'exemplaires ont été trouvés. Dans la nécropole d'Olbia on a recueilli jusqu'à quatre coupes de Cassel dans la même sépulture. De même, en Égée du Nord, à Néapolis-Kavala et Thasos, les coupes de Cassel

<sup>32</sup> LONG, MIRO, VOLPE 1992, p. 205.

<sup>33</sup> Il faut cependant prendre garde au fait que le site de Daskyleion, avec 61 fragments, occupe une place importante dans notre corpus, essentiellement parce qu'il est un des rares sites avec publication exhaustive de son matériel.

sont relativement nombreuses. En l'état actuel des trouvailles, la Grèce continentale offre un étonnant contraste : à Athènes même, deux objets seulement, un fragment sur l'Agora – la publication<sup>34</sup> précise bien qu'il n'y en a pas d'autres – et une coupe au Musée national<sup>35</sup>, dont on ne connaît pas le lieu de trouvaille. De même, les fouilles de grands sanctuaires n'ont pas, semble-t-il, révélé un nombre important de coupes de Cassel.

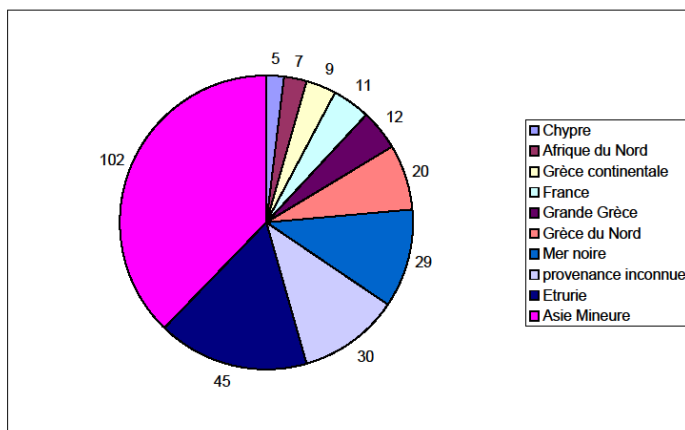


Fig. 3 : Diffusion des coupes de Cassel (en nombres absolus). La cargaison de l'épave de la Pointe Lequin n'est pas prise en compte. [Graphique : A.T.]

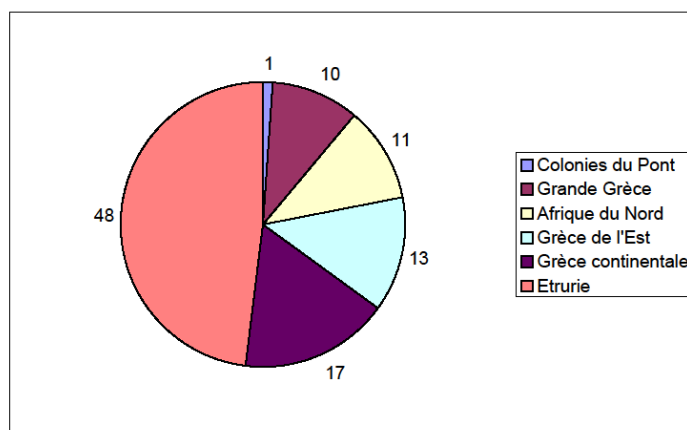


Fig. 4 : Diffusion des coupes des Petits Maîtres (en pourcentages), d'après VIERNEISEL, KAESER 1990, p. 62. [Graphique : A.T.]

<sup>34</sup> MOORE et PHILIPPIDES, 1986, p. 65 (n°1746).

<sup>35</sup> CVA, Athènes, Musée national 3, Grèce 3, p. 47, fig. 16, pl. 38,4.

La diffusion de ces coupes suit les grands axes commerciaux, déjà bien connus, du VI<sup>e</sup> s. av. J.-C. : la route du blé vers les colonies de la mer Noire, les ports des riches cités d'Ionie, la route vers la Phénicie par Xanthos et Chypre. En comparaison des coupes des Petits Maîtres contemporaines (fig. 4), les coupes de Cassel semblent avoir une diffusion tout aussi large mais avec des foyers d'importation différents. Le plus surprenant reste leur absence presque totale en Grèce continentale. Bien qu'il faille se garder de sur-interpréter des chiffres trop dépendants des publications, il est possible que certains traits techniques des coupes de Cassel offrent une explication partielle à cette répartition. Les variantes de combinaisons du décor principal (dans la bande entre les anses) et des motifs secondaires (dans la bande inférieure) sont limitées. Les types les plus souvent rencontrés ont un décor de guirlandes florales et de motifs secondaires géométriques comme des Z ou petits traits obliques ondulés (fig. 1). La répétition des motifs est souvent évoquée pour définir le type<sup>36</sup>. Les décors présentent peu de rehauts, en dehors d'emplois assez systématiques<sup>37</sup>. Même lorsque le décor de la bande principale est figuré, dans plus de la moitié des cas, la technique de la silhouette noire est utilisée, c'est-à-dire sans application de rehaut, ni incision. Il semble que leur décor ait fait l'objet d'une certaine standardisation dont l'objectif peut être d'augmenter la rapidité d'exécution.

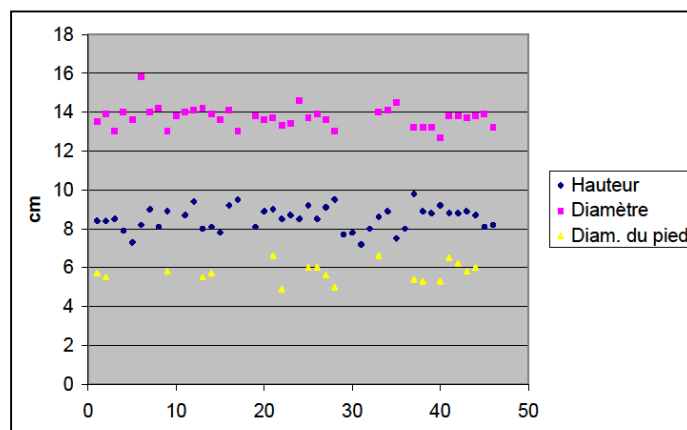


Fig. 5 : Les dimensions des coupes de Cassel. [Graphique : A.T.]

<sup>36</sup> Voir par exemple VILLARD 1946, p. 171.

<sup>37</sup> Si la localisation des rehauts sur les décors est assez systématique (languettes, feuilles de lierre, filet à la base des arêtes rayonnantes), leur présence, elle, ne l'est pas.

L'homogénéité de leurs dimensions est frappante (fig. 5). Toutes les coupes de Cassel recensées<sup>38</sup> ont un diamètre entre 13 et 14,5 cm, pour une moyenne de 13,3 cm. Leur hauteur est un peu plus variable mais la variation ne dépasse pas les 2 cm : la moyenne est de 8,3 cm. Cette homogénéité est unique par rapport aux catégories contemporaines, dont le diamètre peut aller de 10 à 44 cm<sup>39</sup>.

C'est d'autant plus frappant qu'il est certain, d'après les profils, que plusieurs potiers ont tourné ces coupes : une raison précise a dû pousser ces potiers à homogénéiser leurs productions. Si les motifs peuvent s'expliquer, à la rigueur, par un effet de mode, cela est peu probable pour les dimensions. Il est difficile de savoir si cela contribuait à améliorer la rapidité de leur production<sup>40</sup>, mais il est clair que cela facilitait leur transport à longue distance, dans la mesure où les épaves archaïques de Circeo et de la Pointe Lequin montrent que les coupes étaient empilées dans les cales (fig. 1).

Cette catégorie de coupes pourrait donc être destinée avant tout à l'exportation et leur intégration au seul circuit de vente à longue distance pourrait expliquer leur absence de Grèce continentale. Il a encore trop peu de coupes connues pour conclure de manière certaine à l'existence d'une production généralement standardisée, d'autant que ce petit nombre de coupes est le principal argument contre cette affirmation : une production standardisée est peu intéressante à mettre en place pour un petit millier de coupes<sup>41</sup>. Mais il nous semble que le mode de transport à longue distance a influencé cette production : on a fait en sorte que les dimensions des vases facilitent leur conditionnement dans les navires de commerce, à la fois pour un meilleur rendement des voyages et sans doute aussi pour une réduction de la casse pendant le transport.

---

<sup>38</sup> À l'exception d'une seule, conservée au British Museum, 1890 7-31 30, qui apparaît sur le schéma avec un diamètre de 15,8 cm.

<sup>39</sup> VIERNEISEL, KAESER 1990, p. 63-73, dégagent, au milieu de multiples exceptions, deux grands groupes de dimensions, autour de 15 et de 22 cm.

<sup>40</sup> Il est certes plus rapide de tourner, à forme identique, une coupe petite et cela permet d'en cuire plus par fournée, mais comme le rendement général exact d'un atelier à cette époque n'est pas connu, il est difficile de dire si cela influe vraiment sur le rendement de leur production.

<sup>41</sup> Si on se fonde sur le ratio de 1:500 de vases conservés sur la production antique, proposé par COOK 1959 et calculé à partir des amphores panathénaïques conservées, les coupes de Cassel n'atteignent même pas ce nombre.



### 2.3. Le témoignage des épaves

On compte vingt-trois gisements sous-marins d'époque archaïque sur les côtes de France, d'Italie et de Grèce. Les épaves avec une cargaison contenant des vases grecs sont encore plus rares, beaucoup ne comprenant que des amphores de commerce. Cela donne un aperçu des proportions des transports de productions agricoles par rapport à ceux de la céramique fine : la part des productions agricoles est bien plus importante, d'autant plus qu'aucune épave ne contenant que de la céramique fine n'a été trouvée à ce jour.

L'épave la plus riche de renseignements sur le commerce des coupes est celle de la Pointe Lequin 1A, avec un chargement tout à fait exceptionnel puisque les amphores ne représentent qu'un peu plus de 3 % de son contenu<sup>42</sup>. Le reste est constitué de statuettes de bronze et de terre cuite (1 %), mais surtout de céramique fine d'origine grecque dont près de 90 % de coupes (NMI : 1786) ; ce sont des coupes ioniennes de type B2 pour presque 65 % d'entre elles. Tous les types de coupes attiques à figures noires sont représentés avec une nette majorité de coupes de Cassel, de type A (à yeux) et C, c'est-à-dire le gros de la production tardive de coupes à figures noires (25 % du chargement à elles seules). Il s'agit donc d'un navire de grande distribution<sup>43</sup> de céramique fine grecque, venu sans doute de Grèce pour approvisionner l'Occident. Si la domination des productions attiques sur le commerce lointain des coupes est indéniable, on reconnaît dans ce chargement leur grande concurrente, du moins sur les côtes de Gaule méridionale : la coupe dite « ionienne » B2 dont l'origine exacte n'est pas déterminée.

Le chargement n'avait pas été dérangé dans certaines parties du gisement, ce qui nous renseigne sur le mode de conditionnement des vases à l'intérieur de l'épave. Elles étaient empilées dans des amphores de commerce dont on avait cassé le col. La conséquence logique de ce mode de transport est une certaine standardisation des dimensions des coupes pour qu'elles s'empilent correctement et ne risquent pas de se casser lors du transport. Les coupes « ioniennes » de type B2 présentent le plus souvent un diamètre de 13 cm, pour une hauteur d'environ 7 cm et un diamètre de surface de pose du pied de 5,5 cm ; quelques modèles de plus petits sont présents<sup>44</sup>. Ces

---

<sup>42</sup> D'après LONG, MIRO, VOLPE 1992, p. 205, comme tous les chiffres donnés ici.

<sup>43</sup> Son chargement est estimé à 5 tonnes.

<sup>44</sup> LONG, MIRO, VOLPE 1992, p. 203.

dimensions sont très proches de celles des coupes de Cassel (fig. 5)<sup>45</sup>. L'épave grecque de Circeo, sur les côtes italiennes, n'a pas été fouillée mais son chargement présentait beaucoup de coupes ioniennes B2, dont certaines encore empilées elles aussi<sup>46</sup>. Cela va dans le sens de notre hypothèse, formulée à propos des coupes de Cassel, d'une certaine adaptation de la production destinée à la vente au loin aux modes de transport à longue distance.

L'épave de Géla<sup>47</sup> offre un pendant intéressant à opposer à celle de la Pointe Lequin 1A, car on y compte beaucoup moins de coupes, même si la quantité de matériel trouvée biaise forcément un peu la comparaison. Elle est datée de la fin du VI<sup>e</sup> - début du V<sup>e</sup> s. av. J.-C. et présente un chargement d'une vingtaine de vases attiques, de quelques vases laconiens et de productions des ateliers des colonies d'Italie en grande quantité, dont beaucoup de coupes dites « ioniennes » de type B1 et B2. Le chargement comportait surtout beaucoup d'amphores en majorité originaires de Chios. L'abondance de matériel attribué à des ateliers coloniaux permet d'avancer l'hypothèse d'un parcours de cabotage du navire sur les côtes de Sicile et d'Italie du Sud avec des escales proches. R. Panvini, qui a publié les résultats des fouilles de cette épave, reconstitue à partir du matériel recueilli un cheminement, dont le but était Géla, sans doute pour les céréales, avec escale à Athènes ou au Phalère puis dans les ports de la côte ouest du Péloponnèse pour finir, par le canal d'Otrante, le long des côtes italiennes vers la Sicile.

Les épaves archaïques sont souvent des bateaux de cabotage qui témoignent de la fréquence de ce type de trajets le long des côtes avec escales proches pour la redistribution régionale<sup>48</sup>. Ces épaves ne renseignent donc pas sur l'itinéraire exact emprunté par les coupes grecques qui se retrouvaient dans les réseaux de cabotages des côtes étrusques, gauloises ou ibériques. Elles offrent toutefois des indications précieuses sur les chargements qui se caractérisent par une très grande variété. On ne trouve jamais de chargement constitué uniquement de céramique fine, encore moins de coupes seules. Cela conforte l'idée très répandue que la céramique à elle seule ne constituait pas un commerce suffisamment rentable pour justifier le voyage et qu'elle formait une part assez

---

<sup>45</sup> En complément à la fig. 5 : Le diamètre moyen de surface de pose des pieds de coupes de Cassel est de 5,8 cm, calculé à partir des dimensions des pieds appartenant de manière certaine à des coupes de Cassel, c'est-à-dire seulement 19 coupes. Il est en effet difficile, sans connexion, de distinguer un pied de coupe de Cassel de celui d'une petite coupe à bandes.

<sup>46</sup> LONG, MIRO, VOLPE 1992, p. 229.

<sup>47</sup> PANVINI 2001, p. 26-32.

<sup>48</sup> LONG, POMEY, SOURISSEAU 2002.

réduite des échanges<sup>49</sup>. L'épave 1A de la Pointe Lequin témoigne cependant du fait que les vases peuvent aussi malgré tout constituer le chargement principal.

#### **2.4. La redistribution : les coupes grecques en contexte ibère**

Les textes mentionnent cinq colonies grecques dans la péninsule Ibérique, mais seule la colonie d'Ampurias au nom évocateur est bien connue<sup>50</sup>. En dehors de Huelva, Málaga et Ampurias, où les quantités sont plus importantes, chaque site n'a révélé qu'un nombre réduit de tessons grecs alors que la céramique grecque pénètre assez loin à l'intérieur des terres<sup>51</sup>. Les importations de céramique commencent dès le VIII<sup>e</sup> s. av. J.-C. à Huelva mais il est probable que les échanges passaient à cette époque par l'intermédiaire de marchands phéniciens. Ce n'est qu'à partir de la fin du VII<sup>e</sup> – début du VI<sup>e</sup> siècle que les importations sont de manière certaine le fait des Grecs avec un élargissement de la zone de distribution au-delà des côtes, sur la moitié sud et sud-est de la péninsule.

La première importation en quantité importante de vases grecs est celle de coupes ioniennes, de type B2 en majorité, dans les trois derniers quarts du VI<sup>e</sup> siècle. Elles sont trouvées dans de très nombreux endroits, surtout le long des côtes, et dans des quantités vraiment importantes à Huelva, Málaga et Ampurias<sup>52</sup>. À partir de 550, les importations attiques deviennent régulières à Ampurias, qui n'est cependant un site de redistribution clair qu'à partir de 500<sup>53</sup>. Des exemplaires de la production attique à figures noires, de la première moitié du VI<sup>e</sup> siècle, n'ont été trouvés qu'à Huelva. Les vases de la deuxième moitié du VI<sup>e</sup> siècle sont plus nombreux et variés : Huelva, Málaga et Ampurias offrent plusieurs séries de coupes mais seule Ampurias possède, en nombre important, tous les types produits en Attique à cette époque. Ailleurs, on ne trouve chaque fois qu'un ou deux exemplaires, avec une certaine préférence pour les coupes basses par rapport aux coupes à tige, plutôt rares, excepté à Puig de Sant Andreu (Ullastret), très proche d'Ampurias.

---

<sup>49</sup> GILL 1994, p. 101.

<sup>50</sup> ROUILLARD 1991, p. 217-316.

<sup>51</sup> DOMINGUEZ, SANCHEZ 2001, fig. 1, p. 93.

<sup>52</sup> ROUILLARD 1991, carte 7, p. 132-133.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 151.

Le commerce ne prend vraiment de l'ampleur à Ampurias que vers 475 mais on constate un décalage de 50 ans environ avant que l'augmentation des importations ne soit sensible sur les sites indigènes<sup>54</sup>. Cette redistribution avec retard est aussi observable dans la redistribution de la céramique grecque à partir de Marseille<sup>55</sup>. Dans la première moitié du V<sup>e</sup> s. av. J.-C., les coupes-skyphoi à figures noires du groupe d'Haimon semblent préférées aux coupes à figures rouges mais la figure rouge ne fait qu'une entrée tardive dans la péninsule. À la même époque, c'est l'importation de la production à « vernis » noir des *Castulo cup* qui marque le début d'une présence réellement massive de la céramique attique. On peut voir dans ce phénomène le signe d'une augmentation de l'implication d'Ampurias dans les échanges en péninsule Ibérique, alors que les productions grecques sont beaucoup moins nombreuses à Huelva dans le dernier tiers du VI<sup>e</sup> siècle<sup>56</sup>.

La diffusion côtière est donc très nette dans la péninsule avec un « saupoudrage »<sup>57</sup> des productions grecques de la côte catalane à l'Andalousie dans un grand nombre de sites indigènes mais en petite quantité. Cette situation suggère un réseau de ports entre Huelva et Ampurias, reliés sans doute entre eux par cabotage<sup>58</sup>, plutôt qu'une relation directe de chacun avec l'un des centres de redistribution. La coupe est la seule forme que l'on rencontre très à l'intérieur des terres. L'exemplaire de coupe à lèvres trouvé à Medellín reste exceptionnel mais révélateur d'une pénétration par voies fluviales, ici à partir de Huelva. Les Grecs ne sont vraisemblablement pas les seuls à effectuer la redistribution de leur production qui est sans doute aussi le fait des Carthaginois et des Ibères eux-mêmes<sup>59</sup>.

P. Rouillard a noté la forte présence, dès la deuxième moitié du V<sup>e</sup> siècle, de séries de « vases de même forme traitée à l'identique », comme les coupes sans tige à figures rouges du peintre de Vienne et du peintre de Penthésilée et bien sûr les productions à « vernis » noir standardisées. La présence de ces séries « peu fragiles, facilement empilables » est sans doute plutôt le fait des réseaux commerciaux qu'un véritable goût ibère. C'est ce même processus de « rationalisation de la

---

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 107.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 120.

<sup>56</sup> DOMINGUEZ, SANCHEZ 2001, p. 89 et p. 460-461.

<sup>57</sup> L'expression est de ROUILLARD 1991, p. 113 sq.

<sup>58</sup> L'inscription sur plomb de Pech Maho témoigne du commerce par cabotage dans le nord de la péninsule : cf. LEJEUNE, POUILLOUX, SOLIER 1988.

<sup>59</sup> DOMINGUEZ, SANCHEZ 2001, p. 263.

production »<sup>60</sup> qui nous semble exister dès le début du V<sup>e</sup> siècle dans des productions à figures noires comme les coupes de Cassel ou les coupes florales, à une échelle évidemment bien plus réduite que ce qui est clairement observable au IV<sup>e</sup> s. av. J.-C.

## Conclusion

La fonction des vases et donc leur forme sont primordiales dans le commerce des vases, qui ne se vendent pas au hasard. Des échanges réguliers et organisés semblent en place dès la fin du VI<sup>e</sup> s. av. J.-C., avec des choix conscients de production de la part des ateliers qui sont peut-être renseignés sur les possibles demandes : on ne trouve pas les mêmes coupes en pays ibère ou étrusque. Les coupes à boire connaissent leur véritable essor au VI<sup>e</sup> siècle, lorsque tous les centres exportateurs de vases se mettent à en produire. Les ateliers attiques paraissent alors avoir l'initiative des changements et les coupes sont l'objet de recherches et innovations : le fond corail est, par exemple, plus souvent appliqué sur des coupes. Il se peut qu'on ait cherché, dès cette époque, à mieux adapter les vases à la vente à grande échelle en homogénéisant les productions. Peut-être même a-t-on fait des essais d'augmentation du rendement pour répondre à une plus grande demande, même s'il est difficile de l'affirmer. Il paraît évident que le transport par bateau a été privilégié lorsqu'il était possible, pour les longues comme pour les courtes distances, avec une claire activité de cabotage et de redistribution par voies fluviales. Adapter le format des coupes à ce mode de transport est alors particulièrement utile. Lorsque le transport par voie d'eau n'était pas possible, on recourrait évidemment aux transports terrestres, par charroi ou à dos d'âne<sup>61</sup>.

Il ne faut bien sûr pas oublier la variété qui règne dans cette production de la fin du VI<sup>e</sup> s. av. J.-C. : des coupes de très grandes dimensions ont été recueillies dans les tombes étrusques, les ateliers laconiens ne semblent pas avoir les mêmes préoccupations que les ateliers attiques avec une production plus limitée et une distribution plus restreinte. Il ne s'agit alors que d'une petite part de la production ouvrant la voie à une certaine standardisation qui n'apparaît nettement qu'à la fin du siècle suivant.

---

<sup>60</sup> Les termes rapportés sont ceux de ROUILLARD 1991, p. 185.

<sup>61</sup> La fable 273 d'Ésope, *L'âne et le jardinier*, donne un exemple de ces transports de vases à dos d'âne.

La vente locale pose moins de problèmes pratiques de transport puisque les vases se vendaient vraisemblablement aussi bien sur les marchés proches que dans les ateliers eux-mêmes, mais aucune trace matérielle ne nous éclaire sur les aspects pratiques des locaux de vente. À l'échelle locale comme lointaine, la coupe ne fait pas l'objet d'un mode de commerce particulier, puisque la variété des vases est repérable aussi bien sur la seule image témoin de cette vente que dans les chargements d'épave. Alors que certains potiers et peintres semblent – plutôt que les ateliers eux-mêmes dont la structure nous échappe – s'être spécialisés dans la production de coupes, aucune vente spécifique n'existe, même si le chargement de l'épave de La Pointe Lequin 1A montre la part considérable qu'elles pouvaient revêtir dans ces échanges.

## Bibliographie

ABV : J.D. BEAZLEY, *Attic Black-Figure Vase-Painters*, Oxford, 1956.

ARV<sup>2</sup> : J.D. BEAZLEY, *Attic Red-Figure Vase-Painters<sup>2</sup>*, Oxford, 1963.

ARAFAT, MORGAN 1989 : K. ARAFAT, C. MORGAN « Pots and Potters in Athens and Corinth : a Review », in *Oxford Journal of Archaeology*, vol. 8/3, 1989, p. 311-346.

AUGIER, BUCHSENCHUTZ, RALSTON 2007 : L. AUGIER, O. BUCHSENCHUTZ, I. RALSTON (éds), *Un complexe princier de l'âge du Fer. L'habitat du promontoire de Bourges (Cher) (VI<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> s. av. J.-C.)*, RACFr Suppl. 32, Bituriga Monographie 2007-3, Bourges-Tours, 2007.

BLONDE, PERISTERI, PERREAULT 1992 : Fr. BLONDE, K. PERISTERI, J.-Y. PERREAULT, « Un atelier de potier archaïque à Phari (Thasos) », in BLONDE, J.-Y. PERREAULT 1992, p. 11-40.

BLONDE, J.-Y. PERREAULT 1992 : Fr. BLONDE, J.-Y. PERREAULT (éds), *Les Ateliers de potiers dans le monde grec aux époques géométrique, archaïque et classique. Actes de la Table ronde organisée à l'École française d'Athènes (2 et 3 octobre 1987)* BCH Suppl. 23, 1992.

COOK 1959 : R.M. COOK, « Die Bedeutung der bemalten Keramik für den griechischen Handel », in *Jdl* 74, 1959, p. 114-123.

DOMÍNGUEZ, SÁNCHEZ 2001 : A. DOMÍNGUEZ, C. SÁNCHEZ, *Greek Pottery from the Iberian Peninsula. Archaic and Classical Period*, Leiden, 2001.

GILL 1994 : D.W. GILL, « Positivism, Pots and Long Distance Trade », in I. MORRIS (éd.), *Classical Greece : ancient histories and modern archeologies*, Cambridge, 1994, p. 99-107.

HANNESTAD 1988 : L. HANNESTAD, «The Athenian Potter and the Home Market», in J. CHRISTIANSEN, T. MELANDER (éds), *Proceedings of the 3rd Symposium on Ancient Greek and Related Pottery (Copenhagen, August 31- September 4 1987)*, Copenhagen, 1988, p. 222-230.

JUBIER 2003 : C. JUBIER, « L'épave archaïque 1A de la Pointe Lequin : une épave hors du commun » in P. ROUILLARD, A.VERBANCK-PIERARD (éds), *Le Vase grec et ses destins*, Munich, 2003, p. 119-124.

DE LA GENIERE 2006 : J. DE LA GENIERE (éd.), *Les Clients de la céramique grecque. Actes du colloque de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (Paris, 30-31 janvier 2004)*, Cahiers du CVA, France, n°1, Paris, 2006.

LEJEUNE, POUILLOUX, SOLIER 1988 : M. LEJEUNE, J. POUILLOUX, Y. SOLIER, « Étrusque et ionien archaïques sur un plomb de Pech Maho (Aude) », in *Revue Archéologique de Narbonnaise* 21, 1988, p. 19-59.

LONG, MIRO, VOLPE 1992 : L. LONG, J. MIRO, G. VOLPE, « Les épaves archaïques de la Pointe Lequin (Porquerolles, Hyères, Var). Des nouvelles sur le commerce de Marseille à la fin du VI<sup>e</sup> et dans la première moitié du V<sup>e</sup> s. av. J.-C. », in M. BATS *et al.* (éds), *Marseille grecque et la Gaule, Actes du colloque international d'histoire et d'archéologie et du V<sup>e</sup> Congrès archéologique de Gaule méridionale (Marseille, 18-23 novembre 1990)*, Etudes massaliètes 3, Aix-en-Provence, 1992, p. 199-234.

LONG, POMEY, SOURISSEAU 2002 : L. LONG, P. POMEY, J.-C. SOURISSEAU, *Les Étrusques en mer. Epaves d'Antibes à Marseille*, Aix en Provence, 2002.

MOORE, PHILIPPIDES 1986 : M. MOORE, M. PHILIPPIDES, *Attic Black-figured Pottery, The Athenian Agora XXIII*, Athènes, 1986.

PANVINI 2001 : R. PANVINI, *La nave greca arcaica di Gela (e primi dati sul secondo relitto greco)*, Palerme, 2001.

Para: J.D. BEAZLEY, *Paralipomena, Additions to Attic Black-figure Vase-painters and to Attic Red-figure Vase-painters*, Oxford, 1971.

PERREAULT 1986 : J.-Y. PERREAULT, « Céramique et échanges : les importations attiques au Proche-Orient du VI<sup>e</sup> au milieu du V<sup>e</sup> av. J.-C. - Les données archéologiques », in *BCH* 110, 1986, p. 145-175.

ROUILLARD 1991 : P. ROUILLARD, *Les Grecs et la péninsule Ibérique du VIII<sup>e</sup> au IV<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ*, Publication du Centre Pierre Paris 21 (UA 991), Talence, 1991.

STISSI 2002 : V. STISSI, *Pottery to the People. The Production, Distribution and Consumption of Decorated Pottery in the Greek World in the Archaic Period (650-480 BC)*, thèse de doctorat soutenue à l'Université d'Amsterdam, 2002 ; URL (mai 2010) : <http://dare.uva.nl/record/108078>.

TICHIT 2006 : A. TICHIT, *Recherche sur les coupes attiques à figures noires du type dit « de Cassel »*, mémoire de Master 2 inédit, soutenu à l'université de Paris IV, 2006.

VIERNEISEL, KAESER 1990 : K. VIERNEISEL, B. KAESER (éds), *Kunst der Schale, Kultur des Trinkens*, Munich, 1990.

VILLARD 1946 : Fr. VILLARD, « L'évolution des coupes attiques à figures noires (580-480) », in *REA* 48, 1946, p. 153-184.

WOOLLEY 1938 : C.L. WOOLLEY, « Excavations at Al Mina, Sueidia. I. The Archaeological Report », in *JHS* 58, 1938, p. 1-30, pl. I-IV.

ZACHARIADOU, KYRIAKOU, BAZIOTOPOULOU 1992 : O. ZACHARIADOU, D. KYRIAKOU, E. BAZIOTOPOULOU, « Ateliers de potiers à l'angle des rue Lenormant et de Constantinople (rapport préliminaire) », in BLONDE, J.-Y. PERREAULT 1992, p. 53-56.